

Annie Ouellet

# Le Maître shibari



EXPRESSION  
ROUGE

ANNIE OUELLET

# Le Maître shibari



EXPRESSION  
ROUGE

« Sois avisée, Ariane !...  
Tu as de petites oreilles, tu as mes oreilles :  
mets-y un mot avisé !  
Ne faut-il pas d'abord se haïr, si l'on doit  
s'aimer ?...  
*Je suis ton labyrinthe... »*  
FRIEDRICH NIETZSCHE,  
*Dithyrambe de Dionysos*





— HEILLE, TABARNAK, j'en ai mon osti de voyage !

Avais-je bien entendu ? Mon chum venait-il réellement de jurer ? Et deux fois dans la même phrase ? En vingt-quatre ans de vie commune, c'était la deuxième fois que je l'entendais sacrer. Et la première, c'était parce que j'avais osé suggérer qu'on était peut-être mieux de se quitter. Je ne me rappelle plus exactement quel différend je proposais de régler de cette façon, mais il en avait été gravement offusqué. J'avais par contre retenu que l'utilisation de mots d'église de sa part voulait dire qu'il se passait quelque chose de sérieux. Toutefois, à ma grande honte, distraite par la lecture de mes courriels du bureau, je ne savais pas très bien ce que j'avais pu dire exactement cette fois pour m'attirer son courroux. En fait, je ne me souvenais même plus de ce dont je lui parlais.

— Je ne suis pas ta secrétaire. Elle, tu peux la bosser, elle est payée pour ça, mais pas moi. Je ne suis pas ton collègue de travail

non plus. Il va falloir que tu oublies ton boulot quand tu arrives à la maison parce que je n'en peux plus. Ça fait plusieurs fois que j'essaie de t'en parler. Ça fait trop longtemps que ça dure. J'aimerais bien que tu arrêtes de travailler de temps en temps et que tu aies une vie. On n'a pas invité de gens à souper depuis des siècles, tu ne vois même plus tes amis. Tu as juste quarante et un ans, mais tu te comportes comme si tu en avais soixante-dix. Essaie de t'amuser un peu. Ça te rendrait moins misérable et certainement plus facile à vivre. Trouve une solution, moi, je vais aller prendre l'air.

Il agrippa son pardessus et sortit de notre condo en claquant la porte derrière lui. Il avait raison. C'est vrai que je dépassais les bornes régulièrement ces derniers temps. Et que je n'avais pas de vie en dehors du boulot. Cependant, je ne croyais pas qu'on en était rendus aux ultimatums. Ce qui fait que lorsqu'il est revenu, je me suis empressée de tenter de me faire pardonner.

— Je t'avertis, tes excuses et ton air pitoyable ne te sauveront plus. Tu vas devoir me prouver que tu prends ça au sérieux. On dirait que tu t'es détachée de tout, que plus rien ne compte pour toi. Faut que tu fasses quelque chose. Ça fait plusieurs fois que je te suggère de suivre un cours pour t'évader. Va explorer. Tu pourrais rencontrer du nou-

veau monde, te faire de nouvelles amies de filles ! Prends un cours de *scrapbooking*, de création littéraire, de danse, n'importe quoi.

Et c'est comme ça que je me suis retrouvée inscrite à un cours de *pole dancing*.

Bon, c'est vrai que je me suis un peu défoulée sur ma secrétaire le lendemain. Et qu'elle n'a sûrement pas apprécié que je lui fasse magasiner les cours de danse auxquels j'avais fini par promettre de m'inscrire. Je voulais rendre mon homme heureux, mais j'étais quand même surchargée de travail. La compagnie pharmaceutique pour laquelle je dirigeais le département de la recherche et du développement devait lancer un nouveau vaccin contre l'Alzheimer l'année prochaine, et j'étais sous pression depuis longtemps déjà. De surcroît, ma secrétaire était partie en congé à cause d'une dépression. La nouvelle, que j'avais méchamment surnommée Miss Barbie parce qu'elle ne pouvait s'empêcher de s'admirer chaque fois qu'elle passait devant une surface réfléchissante, n'était pas encore tout à fait opérationnelle et me déchargeait peu de mon fardeau professionnel. J'aurais probablement dû me méfier de son choix, surtout quand j'ai vu qu'elle souriait en me tendant l'adresse d'un studio situé dans le Mile End.

Ce n'est qu'à la vue de l'enseigne extérieure que j'ai compris ce que le mot *pole* de *pole dancing* voulait véritablement signifier et que ce n'était pas un cours de danse polonaise, comme je l'avais d'abord cru. Jean-Claude avait raison : il était vraiment temps que je sorte du bureau.

J'imaginai ma « temporaire » en train de se moquer de moi et je me voyais la congédier. Mais l'idée d'avoir à recourir aux responsables des ressources humaines, qui avaient bien failli me faire sortir de mes gonds plusieurs fois lors du processus d'embauche interminable de la remplaçante, me ramena à des considérations plus pratiques. J'étais sur le point de rebrousser chemin quand je pensai à Jean-Claude. Je redoutais sa réaction si j'abandonnais mon cours dès la première semaine. Je poussai un soupir et décidai de monter au studio pour voir de quoi il en retournait.

Je grimpai au troisième étage du bâtiment industriel. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et je me retrouvai devant un spectacle qui me laissa pantoise. Des femmes de tous âges se tortillaient autour d'un poteau de métal au son d'une musique tonitruante. Je laissai les portes se refermer sur moi. Je sais que j'avais fait une promesse à Jean-Claude, mais il n'était pas question que je m'abaisse à ce niveau de mauvais goût. Je ne trouvais

rien d'érotique au fait de se trémousser en exhibant ses attributs.

L'ascenseur me conduisit au dernier étage, où les portes s'ouvrirent cette fois sur une splendeur. Mon regard fut happé par une tache rouge dans laquelle flottait ce qui ressemblait à une orchidée couleur chair et mauve. Je me faufilai entre les portes qui se refermaient. Je m'approchai et remarquai qu'il s'agissait d'une galerie d'art. Comme j'avais une heure et demie à moi toute seule pour « explorer », je décidai de m'offrir une petite visite des lieux.

Je gagnai l'entrée de la galerie tout en verre. Je constatai que ce que j'avais cru être une peinture était une photo, et que la forme n'était pas celle d'une fleur, mais plutôt celle d'une femme ligotée, tressée serrée dans une pose rappelant les courbes d'une orchidée. Elle était suspendue dans les airs, prise dans une toile de nœuds qui retenait son corps nu. Même ses cheveux y étaient entremêlés. Son visage, sa poitrine et son ventre, totalement exposés, étaient peints dans des tons de mauve comme le pétale de corde nouée qui jaillissait de son entrejambe. C'était toutefois son expression faciale qui offrait le spectacle le plus saisissant. Son visage exprimait un sentiment qui m'était inconnu. Un émoi qui oscillait entre le renoncement et la délivrance. Je m'approchai de la notice accrochée près

de la toile. Je lus : « *Orchidea*. Philip Pullman, 2010. »

Je ramassai une des brochures empilées sur une table près de la porte d'entrée et m'installai sur le siège rembourré qui faisait face à l'œuvre. Selon la brochure, Philip Pullman avait découvert le shibari en 1988 lors d'un voyage au Japon pour participer à un séminaire de karaté. Cependant, au lieu de suivre la formation prévue, il était devenu l'apprenti d'un maître shibari. Il avait étudié dix ans avec lui et était revenu au Québec, « où il modernisait avec virtuosité cet art millénaire », disait sa biographie. Je n'eus pas le loisir d'en apprendre davantage, car une personne prit place à ma droite sur le canapé et mon attention fut aussitôt captée par une odeur enivrante de bois et de patchouli. Je levai les yeux et découvris un homme d'une cinquantaine d'années d'une beauté fascinante. Il avait tout du *golden boy* d'une grande firme de courtage new-yorkaise, l'âme en plus. Cheveux blonds et sel, mâchoire volontaire, il portait un complet trois-pièces de luxe juste assez cintré pour me permettre d'apprécier sa carrure étudiée. Il tenait deux verres de vin rouge et me tendit l'un d'eux avec un sourire.

— Vous vous intéressez au shibari ? me demanda-t-il avec un accent anglais indéfinissable, mais tout à fait charmant.

— Non. Euh, en fait, je n’y connais rien. Je n’en étais pas encore là dans ma lecture, fis-je en lui désignant la brochure que je tenais à la main.

— Michel ne vous a pas fait parvenir la documentation sur l’exposition avant votre visite ?

— Qui ? demandai-je en comprenant qu’il me confondait avec quelqu’un d’autre et que ce verre de vin ainsi que son sourire ne m’étaient pas destinés.

— Michel Dessureault, le courtier en œuvres d’art qui organise cette soirée.

Oh, oh ! Malentendu.

— En fait, pour être franche, je suis ici par hasard. Je m’étais inscrite à un cours de danse... du genre pas trop mon genre... Et...

— *Pole dancing*, je suppose ?

— Vous supposez fort bien.

Il éclata de rire. Un rire exubérant. Comme un cours d’eau qui déborde. Un rire inimitable qui devait permettre de le repérer facilement dans une foule.

— Je n’ai même pas été capable de sortir de l’ascenseur. Il m’a alors conduite jusqu’ici et j’ai été littéralement envoûtée par cette toile.

— Bon. Alors, je peux me détendre, dit-il en détachant le bouton de son veston d’un air comique. Je me présente, Philip Pullman, ajouta-t-il en me tendant la main.

— Le photographe ? demandai-je en la lui serrant vigoureusement.

— Lui-même, pour vous servir !

— Ariane Rondeau, me présentai-je à mon tour, une simple curieuse.

— Je vous trouvais sympathique, aussi, pour une investisseuse.

Je souris.

— N'allez pas croire que je crache dans la soupe, poursuivit-il. J'aime bien que des investisseurs achètent mes œuvres, mais en général ils ne s'intéressent pas vraiment à l'art. Ils ne voient que les dollars qu'ils vont gagner en les revendant. C'est insultant de savoir que ces gens vont faire plus d'argent avec mon travail que moi.

Je pouvais comprendre, j'avais souvent la même impression au boulot.

— Alors, bienvenue ! ajouta-t-il en soulevant son verre.

— À votre santé !

Nous bûmes une gorgée, puis il désigna son œuvre.

— Voulez-vous que je vous fasse faire le tour ?

— D'accord.

Il se leva et me tendit la main pour m'aider à reprendre pied. Main qu'il conserva dans la sienne pour m'attirer jusque derrière le paravent qui soutenait *Orchidea* pour me présenter sa deuxième réalisation : *L'arbre de*

*la connaissance.* Je m'extasiai, subjuguée par l'esthétisme de la composition. On y voyait un homme et une femme nus, liés dans un ensemble de nœuds qui formaient un arbre. Lui la soulevait, la poussait vers le haut en la soutenant par les fesses; elle levait les bras, qui, grâce à la corde, se transformaient en branches. L'ensemble avait une touche très sensuelle. L'intimité qui se dégageait de la photo était presque gênante. On avait l'impression d'assister à quelque chose de secret, comme si leur complicité risquait d'être profanée par les regards extérieurs. Je m'aperçus que ma main était toujours prise dans celle de Philip. Elle était douce, robuste et chaude. Le rouge me monta aux joues. Je prétextai un besoin de me gratter intempestif pour pouvoir la récupérer, mais il ne sembla pas s'en formaliser.

— La corde a une portée symbolique très importante pour l'homme. Non seulement les enfants naissent attachés à leur mère par un cordon, mais on fait usage de la corde à brins torsadés depuis au moins le dixième millénaire avant Jésus-Christ. À l'origine, elle symbolisait la prise de possession. Une corde rassemblant quelques objets signifiait que ceux-ci nous appartenaient.

— C'est la version préhistorique de la sacoche?

Il éclata de rire.

Il semblait me trouver hilarante. Ce qui était dangereusement attirant.

— C'est tout à fait ça, répondit-il en retrouvant son sérieux. De nos jours, on utilise des choses qui n'existent pas concrètement, on a juste à penser à la boîte vocale de notre cellulaire. Mais pour l'homme préhistorique, qu'un objet puisse représenter un concept avait quelque chose d'extraordinaire, donc de divin. Au départ, le shibari était une pratique religieuse. D'ailleurs, il semblerait que le mot « religion » provienne du latin *religare*, qui veut dire aussi « relier ».

Il me guida vers la troisième œuvre, sur laquelle on voyait une femme-araignée sur sa toile s'apprêtant à fondre sur un homme prisonnier d'un cocon de soie, prêt à être dévoré. Le titre était *Sélection naturelle*. L'artiste s'approcha tout près de moi pour me désigner un détail sur la photo. Je ne saurais dire ce qu'il m'expliquait, car la caresse de son souffle chaud dans mon cou annihilait toute forme de pensée autre que celles liées à cette sensation. Un frisson me secoua des pieds au sommet de la tête et je repris contact avec la réalité.

— À l'époque des samourais, le shibari est devenu une arme. Quand les autorités capturaient quelqu'un, elles le ligotaient selon son rang social. C'est devenu le hojojutsu, un art martial extrêmement codifié. Le shibari moderne en est un dérivé.





*Laissez-vous prendre  
au jeu du désir...*

L'homme est un animal dressé.  
Le shibari, c'est l'art du déconditionnement.  
Il permet à la volonté d'abdiquer et  
nous oblige à capituler. Se laisser ligoter  
est un acte de soumission ultime.

Ariane est une femme parfaitement accomplie. Ou presque. Si elle est au sommet de sa carrière, à quarante et un ans, c'est qu'elle a négligé son couple. Quand son conjoint lui sert un ultimatum, elle cherche par tous les moyens à recréer les liens qui les unissent.

C'est ainsi qu'elle accepte de servir de modèle pour un maître shibari, un artiste du ligotage, expérience qui la bouleversera. Car la corde oblige le corps à parler. Ariane est-elle prête à entendre les secrets qu'il a à lui révéler ?

*Après avoir signé plusieurs nouvelles, Annie Ouellet a livré avec Justine ou Comment se trouver un homme en cinq étapes faciles un premier roman au succès populaire. L'histoire du Maître shibari est celle d'une rencontre entre une scientifique et un artiste, mais surtout entre une femme et son corps.*

ISBN 978-2-7648-0850-4

Libre Expression

Le Groupe  
Livres  
Quebec Média

